

Écouter Billie Holyday *Train of Dreams*

Linda Soucy

Numéro 38, été 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22347ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Soucy, L. (1988). Compte rendu de [Écouter Billie Holyday / *Train of Dreams*]. *24 images*, (38), 59–59.

TRAIN OF DREAMS

par Linda Soucy



Écouter Billie Holiday

Il ne faut pas comprendre pour autant que les thèmes du film ont déplié; la forme et l'organisation du contenu seraient plutôt responsables du demi-succès. Pour recréer l'atmosphère et les gestes d'un campus, pour brosser une vue globale, Spike Lee choisit de piger ici et là des moments et des faits qu'il agence dans un montage rapide. Collection de «vignettes» plutôt que construction à évolution mesurée, *School Daze* privilégie l'action aux personnages, l'accumulation à l'approfondissement, la variété à l'unité, au risque de laisser le spectateur sur sa faim.

L'épisode où Jane accepte de coucher avec Half Pint pour obéir à Julian demandait plus d'attention. On sait que Julian en a assez de sa maîtresse, que Jane ne conteste jamais l'autorité de celui qu'elle aime, mais on reste insatisfait du dénouement bâclé, du drame mis en place puis escamoté maladroitement.

La rencontre des universitaires «conscientisés», sortis de leur vase clos le temps d'un hamburger dans la ville voisine, et des travailleurs et chômeurs locaux rébarbatifs et désillusionnés est habilement menée mais on sent mal ses répercussions auprès des jeunes. Elle fait pourtant référence à une donnée politique grave et à facettes multiples. Ce problème des inégalités sociales même au sein des minorités est-il si nettement perçu du public qu'il est inutile de s'y attarder?

Les personnages féminins sont effleurés et n'ont qu'un rôle accessoire. D'où viennent et où vont Rachel et Jane, que veulent-elles, bref qui sont-elles en dehors de leurs relations aux protagonistes mâles? *She's Gotta Have It* démontrait que Lee sait écrire des rôles de femmes sans s'appuyer sur les clichés habituels.

En dépit de ses défauts, *School Daze* ne rate pas sa cible. On ne peut manquer d'y voir la charge impitoyable et souvent hilarante contre l'élitisme du système d'enseignement américain. Lee n'épargne ni les étudiants, ni les administrateurs, ni l'entraîneur de l'équipe de football. Il tourne en ridicule les «fraternités», les initiations et les cérémonies universitaires emphatiques.

Mais avant tout, Spike Lee met à l'écran ceux qui n'y étaient apparus qu'en esclaves, en bonniches ou en symboles d'une minorité; du fait même, il abolit une barrière, il lutte contre l'ignorance, il expose une partie de nous sur laquelle nous avons longtemps préféré fermer les yeux.

□

SCHOOL DAZE

États-Unis 1988. Ré. et scé.: Spike Lee. Ph.: Ernest Dickerson. Mont.: Barry Alexander Brown. Mus.: Bill Lee. Int.: Larry Fishburne, Giancarlo Esposito, Tisha Campbell, Kyme, Joe Seneca. 114 minutes, couleur. Dist.: Columbia.

Il est symptomatique qu'aux derniers Rendez-vous du cinéma québécois, le prix de l'Association des critiques pour le meilleur long métrage de 1987 ait été attribué à *Train of Dreams* de

John N. Smith, film issu d'une série de l'ONF intitulée «Alternative Drama Program», série dont le but est de permettre la réalisation de longs métrages de fiction à budget modeste et qui renouent avec les méthodes documentaires. Le geste est, d'une certaine manière, rassurant, en ce qu'il témoigne de la volonté d'attirer l'attention sur un film qui va à contre-courant de la tendance dominante actuelle — le syndrome des films «chromés»; un film qui, loin de tabler sur la «surenchère de l'image»¹, fait fi de l'artifice et attaque son sujet de front, sans que ne le parasite une quelconque stratégie de la séduction.

Le projet cinématographique de Smith, en accord avec le programme de l'ONF: «Guerilla cinema, or making fiction films truthfully», tel qu'il se plaît à le caractériser², veut donc explorer les points de jonction de la fiction et du documentaire.

Cette exploration du cinéaste a été à l'origine de *Sitting in Limbo*, un film sur les jeunes Noirs de Montréal, et c'est cette démarche qu'il poursuit avec *Train of Dreams*, un film au style rêche, par là synchrone avec son sujet qui n'est pas nouveau: la délinquance chez les jeunes. La musique du film a été confiée à un groupe rock de Montréal: «Three O'Clock Train», et Smith a travaillé avec des acteurs non professionnels, dont certains proviennent d'une bande montréalaise qui a pour nom «The West Island Rebels». Sa méthode a consisté à faire improviser des scènes à partir du scénario initial, écrit en collaboration avec Sally Bochner et Sam Grana, et à tourner dans des lieux réels, notamment au centre de correction de Godrich, en Ontario. Cette méthode infléchit tout le film du côté du réalisme documentaire, lui confère un style naturaliste et sans effets, ce qui est rafraîchissant. Mais cette sobriété de la mise en scène laisse par contre place à trop de modestie et ne permet pas au film de travailler à fond les enjeux esthétiques

dont il aurait pu être le lieu.

Si *Train of Dreams* suscite la sympathie, ou emporte l'adhésion, ce n'est pas parce que le film est abouti, mais parce que la démarche qui le sous-tend, de plus en plus rare dans le cinéma actuel, en devient exemplaire.

Sur le plan de la fiction, le mérite de Smith est d'avoir su maintenir la bonne distance face à son sujet et au personnage principal: Tony Abruzzio, un délinquant qui finit par écoper du centre correctionnel (Jason St. Amour, dont c'est le premier rôle au cinéma, impose avec son corps massif une présence convaincante). Ce regard distant, sans apitoiement, permet de donner le ton juste aux scènes de violence, notamment celle où Tony et sa bande s'attaquent sans motif à un passant. Voulant éviter le didactisme, Smith n'a voulu désigner aucun coupable, comme c'est souvent le cas dans ce genre de film, et la mère de Tony est traitée avec cette même attitude descriptive. Cependant, en concentrant le film sur un seul personnage: Tony, Smith a un peu escamoté le problème de la violence qui, dans la délinquance, est la seule forme possible de rapport au monde. Il a ainsi «fermé» un film qu'il souhaitait pourtant ouvert et n'offrant pas de réponse toute faite. Tony, avec l'aide d'un instructeur compréhensif (joué par le poète noir Fred Ward) devenu le substitut du père qui lui a manqué, finira, après un détour par la poésie et l'écoute de Billy Holiday, par vouloir changer. Il comprend qu'il est responsable de lui-même et de son avenir.

On l'a dit, Smith ne fait pas de Tony un «cas d'espèce», il s'attache à la trajectoire d'un personnage, mais le thème aurait peut-être gagné à être traité carrément sur le mode documentaire, car la fiction vient ici réduire un sujet autrement complexe. □

TRAIN OF DREAMS

Québec 1987. Ré.: John N. Smith. Scé.: Sally Bochner, John N. Smith, Sam Grana. Ph.: David de Volpi. Mus.: Malcom McKenzie Jr. Mont.: John N. Smith. Int.: Jason St-Amour, Marcella Santa-Maria, Fred Ward. 90 min. Couleur. Dist.: Cinéma Plus.